

2) De 1528 à 1531 : l'adolescence

Térèse est très belle et même la séduction même, selon le grave Frère dominicain Luis de Léon : *"Sa beauté, la finesse de sa conversation; la douceur et l'honnêteté de ses manières l'embellissait encore, de sorte que le profane et le saint, le mondain et l'ascète, des plus âgés aux plus jeunes, étaient captivés par elle...Enfant et jeune fille, elle fut pour tous ceux qui la voyaient ce que l'aimant est pour le fer"*. Térèse aimait à s'entendre dire qu'elle était belle, elle se procurait fards et parfums, se vêtait admirablement, passait plus de temps devant son miroir qu'à dire son rosaire...Elle se passionnait encore pour les romans de chevalerie, toujours en cachette de son père, et ils étaient le grand sujet de conversation avec Rodrigo...Ces récits exaltaient surtout l'esprit chevaleresque. Les frères de Térèse savaient par coeur le discours que prononçait l'évêque en armant les chevaliers : *"Vous devez en 1er lieu faire serment d'aimer par dessus tout le Dieu qui vous a créés et racheté par son sang. Egalement promettre de servir loyalement le Roi. Egalement qu'aux combats vous mourrez plutôt que de fuir. Egalement d'être le secours de l'homme pauvre, et le défenseur de toute demoiselle qui vous appellerait à l'aide. Egalement de n'être point orgueilleux dans vos discours, mais humble envers tous..."*. Térèse se dit : pourquoi seulement des personnages imaginaires de France ou d'Angleterre, alors que les héros de Castille avaient réalisé des prouesses authentiques ? Avec Rodrigo, elle écrivit son roman : *Le Chevalier d'Avila*. Pendant des mois, les feuillets s'entassèrent. Mais Rodrigo préféra l'équitation et laissa à sa soeur la gloire de l'écriture. Les parents et les amis firent l'éloge de son récit. Mais les vrais romans de chevalerie n'étaient point toujours chastes : les très nobles demoiselles se glissaient dans le lit des chevaliers, et les enfants naturels nés de ces unions, bien que baignés de larmes, étaient exposés à un mort certaine, abandonnés sur une montagne dans un berceau d'osier suspendu à un olivier ou confié à l'océan, parfois ils échappaient à la mort et devenaient des chevaliers... Lorsque le père de Térèse s'absentait, les frères et soeurs et les cousins se retrouvaient pour chanter, danser, conter fleurette. Térèse aimait à être aimée. Un de ses cousins fut épris d'elle et l'adora ; lequel ? Francesco ? Pedro ? Diégo ? ou Vicente ? Térèse ne donne aucun nom. Elle dit seulement : *"Ils étaient un peu plus âgés que moi. Nous étions toujours ensemble ; je leur parlais de tout ce qui pouvait leur plaire, je les écoutais raconter leurs goûts, leurs enfantillages, certains faits blâmables. Ils avaient pour moi beaucoup d'amour. Aussitôt que je plaisais à quelqu'un, si je lui trouvais bonne grâce, je me prenais pour lui d'une prédilection telle que ma mémoire me liait à lui..."* Ce que Stendhal appellera la "cristallisation". Térèse a conscience qu'elle prend des risques avec son cousin à cause du "qu'en dira-t-on ?" Car en cette époque les filles étaient surveillées de près, et les moeurs autorisaient le père et les frères à tuer le séducteur. Aussi elle se le reprochera avec discernement : *"Je n'étais pas portée au mal, ma nature abhorrait toute malhonnêteté, mais j'aimais à passer le temps en conversations agréables : n'empêche que l'occasion était là, le danger à portée de la main, et j'y exposais mon père et mes frères. Dieu me garda si bien qu'il m'empêcha de me perdre contre ma volonté même."*

Son confesseur lui-même et d'autres personnes sensées et vertueuses ne voyaient aucun péché dans le sentiment amoureux qui la portait vers un garçon, lequel d'ailleurs entrevoyait *"une heureuse issue par voie de mariage"*, dit Térèse elle-même. Il y avait beaucoup d'occasions de fête à Avila, et l'une des plus jolies filles de la noblesse ne pouvait y manquer. Et Térèse en était enivrée. Alors son père prit prétexte du départ de la soeur aînée pour dire qu'elle ne pouvait se rendre à ces fêtes sans être chaperonnée. Térèse confie : *"Mon père avait pour moi tant d'amour, et ma dissimulation était telle, il ne me croyait pas capable d'autant de mal qu'il y en avait ; il ne me mettait donc pas en disgrâce. On avait des soupçons mais nulle certitude ; je craignais tant de perdre l'honneur que j'avais mis tous mes soins à garder le secret."* Le 13 juin 1531, son père l'envoya pour son éducation au couvent des augustines d'Avila. Térèse avait 16 ans.